

artillerie, de ses munitions, de son arrière-garde.

Le général anglais était naturellement présomptueux. Une faiblesse si marquée accrut son audace. Il avait conçu le dessein de réunir les troupes du Canada à celles de New-York par les rives de l'Hudson. Ce projet était grand et hardi. S'il eût réussi, il coupait en deux l'Amérique septentrionale, et peut-être il terminait la guerre. Mais, pour le succès, il aurait fallu que pendant qu'une armée descendrait le fleuve l'autre armée le remontât. Cette combinaison ayant manqué, Bourgoyne devait sentir dès les premiers pas que son entreprise était chimérique. A chaque marche, elle le devenait davantage. Ses communications s'allongeaient; ses vivres diminuaient; les Américains, reprenant courage, se rassemblaient de toutes parts autour de lui. Enfin ce malheureux corps d'armée se trouva enveloppé le 13 octobre à Saratoga, et les nations apprirent avec étonnement que six mille soldats des mieux disciplinés de l'ancien hémisphère avaient mis les armes bas devant les agriculteurs du nouveau, conduits par l'heureux Gates. Ceux qui se rappelaient que les Suédois de Charles XII, jusqu'alors invincibles, avaient capitulé devant les Russes encore barbares, n'accusaient pas les troupes anglaises, et blâmaient seulement l'imprudence de leur général.

Cet événement, si décisif au jugement de nos politiques, n'eut pas plus de suite que n'en avaient

eue les actions moins favorables aux armes américaines. Après trois ans de combats, de dévastations, de massacres, l'état des choses ne se trouva guère différent de ce qu'il était quinze jours après les premières hostilités. Tâchons de démêler les causes de cette étrange singularité.

D'abord la Grande-Bretagne, accoutumée aux orages dans son propre pays, ne vit pas dans la tempête qui s'élevait sur ses possessions éloignées tout ce qu'elle pouvait avoir de dangereux. Depuis long-temps ses troupes étaient insultées dans Boston; il s'était formé dans la province de Massachusetts une autorité indépendante de la sienne; les autres colonies se disposaient à suivre cet exemple sans que l'administration se fût sérieusement occupée de ces grands objets. Lorsqu'ils furent mis sous les yeux du parlement, les deux chambres se remplirent de clameurs; et l'on y déclama encore après avoir long-temps déclamé. Le sénat de la nation arrêta enfin que la contrée rebelle à ses décrets y serait soumise par la force; mais cette résolution violente fut exécutée avec les lenteurs trop ordinaires dans les états libres.

L'Angleterre pensa généralement que des côtes sans défense, que des contrées entièrement ouvertes ne résisteraient pas à ses flottes et à ses armées. Cette expédition ne lui paraissait pas devoir être assez longue pour que les paisibles cultivateurs de l'Amérique eussent le temps de s'instruire dans l'art de la guerre. On oublia de faire entrer

XLIV.
Pourquoi les
Anglais ne
sont point
parvenus à
soumettre
les provinces
confédérées.

en calcul le climat, les rivières, les défilés, les bois, les marais, le défaut de subsistances à mesure qu'on avancerait dans l'intérieur des terres, une infinité d'autres obstacles physiques qui s'opposeraient à de rapides progrès dans un pays dont les trois quarts étaient incultes et qu'il fallait regarder comme neuf.

L'influence des causes morales retarda encore plus les succès.

La Grande - Bretagne est la région des partis. Ses rois parurent assez généralement convaincus de la nécessité d'abandonner la direction des affaires à la faction qui prévalait. Elle les conduisait communément avec intelligence et avec vigueur, parce que les principaux agens qui la composaient étaient animés d'un intérêt commun. Alors à l'esprit public, qui règne en Angleterre plus que dans aucun gouvernement de l'Europe, se joignait encore la force d'une faction, et cet esprit de parti, premier ressort peut-être des républiques, qui remue si puissamment les âmes, parce qu'il est toujours l'effet d'une passion. Pour sortir de cette longue tutelle, George III composa son conseil de membres isolés. Cette innovation n'eut pas de grands inconvéniens tant que les événemens roulèrent dans leur cercle ordinaire. Mais aussitôt que la guerre d'Amérique eut compliqué une machine qui déjà n'était pas trop simple, on s'aperçut qu'elle n'avait ni cette force ni cette union si nécessaires pour exécuter de grandes choses. Les roues trop

divisées manquaient pour ainsi dire d'une impulsion commune et d'un centre de mouvement. Leur marche fut tour à tour tardive et précipitée. L'administration ressembla trop à celle d'une monarchie ordinaire, quand le principe d'action ne part point de la tête d'un monarque actif et intelligent, qui rassemble lui-même sous sa main tous les ressorts. Il n'y eut plus d'ensemble dans les entreprises, il n'y en eut pas davantage dans leur exécution.

Un ministère sans harmonie et sans accord se vit exposé aux attaques sans cesse renaissantes d'un corps ennemi uni et serré. Ses résolutions, quelles qu'elles fussent, étaient combattues par le ridicule ou par le raisonnement. On le blâmait d'avoir sévi contre des citoyens éloignés, comme on l'aurait blâmé de les avoir ménagés. Ceux mêmes qui dans le parlement s'élevaient avec le plus de véhémence contre le traitement fait aux Américains, ceux qui les encourageaient le plus à la résistance, ceux qui peut-être leur faisaient passer des secours secrets, étaient aussi opposés à l'indépendance que les administrateurs, qu'on travaillait sans relâche à avilir ou à rendre odieux. Si l'opposition eût réussi à dégoûter le prince de ses confidens, ou à en obtenir le sacrifice par le cri de la nation, le projet de subjuguier l'Amérique eût été suivi, mais avec plus de dignité, plus de force, et des mesures peut-être mieux combinées. La réduction des provinces révoltées ne

devant pas être son ouvrage, elle aima mieux que cette immense partie de l'empire britannique en fût séparée que si elle y restait attachée par d'autres mains que les siennes.

L'activité des généraux ne répara pas le vice de ces contrariétés et des lenteurs qui en étaient la suite. Ils accordèrent au soldat de trop longs repos ; ils employèrent à méditer le temps d'agir ; ils approchèrent des nouvelles levées avec les mêmes précautions qu'ils auraient prises devant des troupes exercées. Les Anglais, qui ont tant d'impétuosité dans leurs factions, portent partout ailleurs un caractère froid et calme. Il leur faut des passions violentes pour les agiter. Quand ce ressort leur manque, ils calculent tous leurs mouvemens.

Alors ils se gouvernent par la trempe de leur esprit, qui, en général, si on excepte les arts de l'imagination et du goût, est partout ailleurs méthodique et sage. A la guerre leur valeur ne perd jamais de vue les principes, et accorde peu au hasard. Rarement laissent-ils sur leurs flancs ou derrière eux quelque chose qui puisse leur donner de l'inquiétude. Ce système a ses avantages, surtout dans un pays étroit et resserré, dans un pays hérissé de forteresses ou de places de guerre. Mais dans les circonstances présentes, et sur le vaste continent de l'Amérique, contre un peuple à qui il ne fallait donner le temps ni de se fortifier ni de s'aguerrir, la perfection de l'art eût été peut-être de l'oublier pour y substituer une marche impé-

tueuse et rapide, et cette audace, qui étonne, frappe et renverse à la fois. C'était dans les premiers momens surtout qu'il eût fallu imprimer aux Américains, non pas la terreur des ravages, qui indignent plus qu'ils n'épouvantent un peuple armé pour sa liberté, mais cet effroi qui naît de la supériorité des talens et des armes, et qu'un peuple guerrier de l'Ancien - Monde devait naturellement porter dans le Nouveau. La confiance de la victoire eût été bientôt la victoire même. Mais, par trop de circonspection, par leur attachement trop servile aux principes et aux règles, des chefs peu habiles manquèrent de rendre à leur patrie le service qu'elle attendait d'eux et qu'elle était en droit d'en attendre.

De leur côté les troupes ne pressaient pas leurs officiers de les mener au combat. Elles arrivaient d'un pays où la cause qui leur avait fait passer tant de mers ne faisait aucune sensation. C'était aux yeux des peuples une effervescence qui ne pouvait pas avoir de suites. Les débats qu'elle occasionnait dans le parlement, ils les confondaient avec d'autres débats, souvent de très-peu d'importance. On n'en parlait point, ou, si quelques personnes s'en entretenaient, elles n'y mettaient pas plus d'intérêt qu'à ces nouvelles qui, dans les grandes villes, occupent l'oisiveté de chaque jour. L'indifférence de la nation s'était communiquée aux défenseurs de ses droits. Peut-être même auraient-ils craint de remporter des avantages trop

décisifs sur des concitoyens qui n'avaient pris les armes que pour repousser des fers. Dans toutes les monarchies de l'Europe, le soldat n'est qu'un instrument de despotisme, et il en a les sentimens. Il croit appartenir au trône, et non à la patrie, et cent mille hommes armés ne sont que cent mille esclaves disciplinés et terribles. L'habitude même d'exercer l'empire de la force, cet empire à qui tout cède, contribue à éteindre en eux toute idée de liberté. Enfin le régime et la subordination militaire qui, à la voix d'un seul homme, meut des milliers de bras, qui ne permet ni de voir, ni d'interroger, et fait au premier signal une loi de tuer ou de mourir, achève de changer en eux ces sentimens en principes, et en fait pour ainsi dire la morale de leur état. Il n'en est pas de même en Angleterre. L'influence de la constitution est si forte, qu'elle s'étend même sur les troupes. Un homme y est citoyen avant d'être soldat. L'opinion publique, d'accord avec la constitution, honore l'un de ces titres, et fait peu de cas de l'autre. Aussi voit-on, par l'histoire des révolutions arrivées dans cette île si orageuse, que le soldat anglais, quoique engagé pour sa vie, conserve pour la liberté politique une passion dont on se ferait difficilement l'idée dans nos contrées d'esclavage.

Comment l'ardeur qui manquait aux troupes britanniques aurait-elle animé les Hessois, les Brunswickois, les autres Allemands rangés sous

les mêmes drapeaux, tous également mécontents des souverains qui les avaient vendus, mécontents du prince qui les avait achetés, mécontents de la nation qui les soudoyait, mécontents de leurs camarades qui méprisaient en eux des mercenaires? Ces braves gens n'avaient pas épousé dans leur cœur une querelle à laquelle ils étaient absolument étrangers. D'ailleurs ils avaient aussi dans le camp ennemi des frères auxquels ils craignaient de donner la mort, de la main desquels ils n'auraient pas voulu recevoir de blessures.

L'esprit des armées anglaises avait encore changé par une suite de la révolution arrivée depuis quinze ou dix-huit ans dans les mœurs de leur nation. Les succès de la dernière guerre, l'extension que le commerce avait reçue après la paix, les grandes acquisitions faites dans les Indes orientales, tous ces moyens de fortune avaient accumulé sans interruption des richesses prodigieuses dans la Grande-Bretagne. Ces trésors allumèrent le désir de nouvelles jouissances. Les grands en allèrent puiser l'art dans les pays étrangers, surtout en France, et en empoisonnèrent leur pays. Des conditions supérieures il se répandit dans toutes les classes. A un caractère fier, simple et réservé, succéda le goût du faste, de la dissipation, de la galanterie. Les voyageurs qui avaient anciennement visité cette île si renommée se croyaient sous un autre ciel. La contagion avait gagné les troupes. Elles portèrent dans le nouvel

hémisphère la passion qu'elles avaient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il aurait fallu renoncer aux superfluités dont on était épris; et ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle était récente, n'encourageait pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux, qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse; que le luxe de la paix et les voluptés du citoyen ne peuvent affaiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, et dont la discipline européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr et terrible: vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage et des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, et croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que, pour des troupes, même braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence est réservée une épreuve plus difficile, celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au-travers de tant de mers, dans les saisons convenables pour l'action.

Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devaient s'exécuter si loin d'eux; et vous connaîtrez la plupart des obstacles qui s'opposèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portaient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde était défendu par des troupes réglées, qu'on n'avait d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, et qui le furent dans la suite pour trois ans, ou même pour tout le temps que pourraient durer les hostilités. Il était défendu par des citoyens qui ne se mettaient en campagne que lorsque leur province particulière était ou envahie ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avaient l'esprit militaire. C'étaient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, et conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, et abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul aurait pu surmonter ces

XLV.
Pourquoi
les provinces
confédérées
n'ont pas
réussi à chas-
ser les An-
glais du
continent
américain.